

CHAPITRE 1

Février, dans la cordillère des Andes

Le petit groupe de randonneurs marchait depuis trois jours à travers la forêt dense, sous un climat humide. Le chemin, parfois difficile, les ralentissait. Enfin, ils atteignirent un sentier plus praticable et le guide s'arrêta.

— Nous avons rejoint le chemin des Incas. Nos lamas ne peuvent l'emprunter et nous les retrouverons avec José, ce soir au village.

Chacun partit de son côté : le groupe des marcheurs, Agnès, Laura, Thomas, Pierre, Vincent et leur guide dans un sens, José et les quatre lamas chargés des bagages dans l'autre. Admirant souvent ces paysages majestueux et sauvages, fatigués par cette longue journée, les randonneurs gravirent une dernière pente abrupte.

— La porte du soleil ! annonça le guide.

Bien qu'ils ne soient pas les premiers à franchir cette porte de pierre, ils étaient émus à la pensée de ceux qui étaient passés là, plusieurs siècles auparavant. De la porte du soleil, la cité inca de Machu Picchu, imposante, s'étalait sous leurs yeux. De ces ruines miraculeusement bien conservées et admirablement restaurées par la suite, ils avaient l'impression qu'un grand prêtre, que l'Inca, ou tout simplement les habitants allaient sortir.

La visite avait lieu le lendemain, mais, en venant du village, ils ne seraient pas passés par la porte du soleil. Suivant leur guide, ils entreprirent la descente pour regagner leur hôtel.

— Pas fâchée de prendre une bonne douche ce soir, fit Agnès.

— Oui, deux nuits dans un lit ne feront pas de mal non plus !

Cela faisait plus d'une semaine qu'ils marchaient, ayant visité une autre région avant d'atteindre la forêt de la cordillère des Andes, dormant dans des abris ou, quand ils le pouvaient, sous des tentes. Après ces deux nuits de repos, ils repartiraient dans des régions plus sauvages, loin de tout circuit touristique.

En arrivant au village, ils furent perturbés quelques instants par la foule, le bruit, après cette période pendant laquelle ils avaient été isolés, coupés du monde. Le soir, au cours du repas, leur guide leur expliqua le déroulement de la journée suivante, avec la visite du site, les consignes à respecter : le site de Machu Picchu était très protégé et il y avait beaucoup de gardes. Leur guide avait les yeux brillants, tellement il était fasciné par cette cité ancienne, perdue et retrouvée par hasard.

Après le repas, les cinq amis se promenèrent dans le village. Ils se sentaient légers de ne plus porter leur sac. Ils avaient terminé leurs études l'été précédent, puis avaient fait des petits boulots afin de pouvoir s'offrir ce voyage, récompense de l'obtention de leur diplôme. En rentrant à Paris, ils chercheraient un travail sérieux correspondant à leurs attentes et qui serait l'aboutissement de ces années d'université.

Le lendemain, ils découvrirent la cité, émerveillés devant l'architecture ingénieuse, colossale parfois, par ces énormes blocs de pierre taillés avec une extrême précision. Ils écoutèrent passionnément les explications de leur guide, apprirent de

nouvelles choses sur les Incas, les doutes qui existaient encore sur le rôle de la cité, sur leur mode de vie.

Le soir, ils étaient à nouveau attablés dans un petit restaurant.

— Demain, fit leur guide, nous partirons au lever du soleil, car le chemin est long, très long. Nous allons marcher deux jours dans la forêt, nous ne verrons aucun site et sans doute ne rencontrerons personne. Si nous avançons bien, nous pourrions dormir sous les tentes, dans une grotte naturelle qui forme un excellent abri. Préparez vos sacs et déposez-les à la porte de vos chambres, car José va partir trois heures avant nous. Nous aurons quatre lamas de plus, car nous devons vivre en autarcie durant les huit jours qui viennent et parfois à quatre mille mètres d'altitude, et même plus.

— Combien d'heures de marche ?

— Demain et après-demain, au moins sept heures. Nous avons eu des autorisations spéciales pour traverser cette région. Elle est très mal connue, difficile. Nous aurons aussi deux guides en plus, un pour nous, un pour José. Ils ne parlent que le quechua. Avez-vous des questions ?

Ils étaient silencieux : les véritables difficultés allaient commencer. Mais avec quatre guides pour cinq touristes, ils n'étaient pas trop inquiets. Le principal problème était de marcher dans un climat humide, en haute altitude sachant que leur organisme n'avait pas l'endurance et l'expérience de celui des locaux.

Il faisait encore nuit quand ils se retrouvèrent tous devant l'hôtel. Le froid était humide, pénétrant et le silence régnait dans le village endormi. Quelques faibles lumières dans des maisons montraient que, peu à peu, la vie allait reprendre. Leurs muscles encore froids, ils durent aborder rapidement une longue

montée à travers les arbres centenaires sur un chemin raide, mais facile.

Au bout d'une heure de marche silencieuse durant laquelle le soleil se leva, ils firent une première halte au passage d'un col pour se reposer. En face, sur l'autre versant, le Machu Picchu se dressait, fier, majestueux.

— Mangez un peu, dit le guide, et n'hésitez pas à me demander de m'arrêter. Ne forcez surtout pas, car je vous le rappelle, la route est longue. Il vaut mieux se reposer souvent et reprendre des forces.

— C'est merveilleux, fit Thomas. Quand je pense à ceux qui vivaient là, c'est vraiment fantastique !

La marche reprit, suivant le guide quechua qui avançait, imperturbable. Petit, comme beaucoup d'habitants de la région, le visage sévère, il marchait rapidement, sans fatiguer, sans forcer. Ses enjambées étaient lentes, mais longues, redoutablement efficaces.

— Il connaît bien la région ? demanda Vincent au guide.

— Oui, il connaît bien, mais ce chemin, peu de gens le prennent. Il ne fait que rallonger le trajet. Nous avons la route et le train. Nous avons eu du mal à trouver des guides pour passer ici, vous le savez.

La journée passa au rythme régulier des pas, des pauses, des photos, sous un ciel changeant. Ils étaient seuls au monde : toute trace de civilisation avait disparu. En fin d'après-midi, ils arrivèrent à la grotte annoncée. José, le guide local et les lamas étaient arrivés. Les deux hommes s'affairaient à préparer le repas, les tentes étaient montées, les sacs de voyage posés au sol.

Les cinq jeunes gens, épuisés, s'affalèrent sur l'herbe.

— Sept heures de marche ! Dix heures, oui ! Tu es un menteur !

Le guide rit de toutes ses dents jaunies.

— Vous, les Européens, vous ne savez plus marcher ! Toujours vous demandez quand, combien d'heures. Nous, nous marchons. Il faut le temps qu'il faut pour arriver. Ce qui compte, c'est d'arriver avant la tombée de la nuit.

— Et demain ? demanda Laura.

— Demain, nous marcherons encore. Si vous marchez vite, moins longtemps qu'aujourd'hui. De toute façon, nous devons dormir dans un village inca, un ancien village. Il n'y a pas d'autre endroit avant le village pour dormir. Donc demain, je ne sais pas combien de temps allons marcher ; ce que je sais, c'est que nous dormirons dans ce village.

— Il y a des fantômes dans ces villages ?

Le guide traduisait pour les autres guides et, à leur grande surprise, ils baissèrent les yeux.

— Non, reprit leur guide, il n'y a pas de fantômes. Eux, ils croient aux esprits, ils croient à beaucoup de choses. Mais ce sont des croyances anciennes. Allez, il faut dormir. Nous partons avant le lever du soleil.

— Bon, ça promet, fit Agnès. Une bonne journée de marche en perspective ! La semaine dernière, c'était une promenade de santé !

Le lendemain, effectivement, la marche fut plus difficile. Le chemin, très rocailleux, souvent abrupt, serpentait dans la montagne avec des montées et des descentes raides, le tout à près de quatre mille mètres d'altitude. Les lamas ne semblaient pas gênés. Thomas remarqua, en silence, que les deux guides locaux étaient de plus en plus tendus, fermés. Ils ne parlaient presque plus.

Les paysages étaient de plus en plus sauvages, impressionnants. Ils avaient sorti des sacs leurs bâtons de marche pour s'aider. Ils se regardaient : avec leurs chaussures de montagne, leurs bâtons, ils peinaient et leurs guides, en chaussures fines, marchaient avec une certaine aisance. Un monde les séparait.